

# MARTIENS ET DÉMONS

## Point de vue linguistique

Par Jean-Michel Sordet, Institut Romand de Pastorale,  
Lausanne (Suisse).

L'approche psychanalytique de J. Ansaldi et l'approche démonologique qui accorde une existence littérale aux démons tels que décrits dans le récit de Marc 5 semblent apparemment irréconciliables. Les remarques qui suivent examinent le rapport qui unit ces deux approches : sont-elles deux façons de parler de la même chose, mais avec des langages, des discours et des notions différentes, ou bien sont-elles des explications de deux sortes de phénomènes ne présentant que quelques ressemblances de surface, mais essentiellement irréductibles l'un à l'autre ? La psychanalyse est-elle un exorcisme déguisé ou l'exorcisme est-il une psychanalyse qui s'ignore ?

Dans son analyse de Marc 5, J. Ansaldi a mis l'accent sur l'importance du discours, de la « logothérapie ». Mes remarques se centreront sur un problème particulier des règles du discours : l'acte de référence. Rappelons les deux notions suivantes<sup>1</sup> :

— L'élément fondamental du discours est le signe, avec ses deux facettes indissociables : d'une part le signifiant, c'est-à-dire le signe dans sa matérialité graphique ou sonore ; d'autre part le signifié, c'est-à-dire le signe pris au niveau de ce que chacun peut comprendre et identifier lorsqu'il l'entend ou le lit. Par exemple, je peux représenter un chien avec des signifiants divers : le mot « chien », le mot « Hund », un dessin de chien, voire un mime. Il n'y a aucune matérialité commune à ces signifiants, mais ce qu'ils ont en commun, c'est l'idée ou le concept qu'ils portent avec eux. Pourvu que je connaisse les langues en question, que j'entende « chien » ou « dog » ne change rien à la signification de ce que j'entends. On appelle généralement sens cette structure interne du signe.

---

<sup>1</sup> Ducrot, Oswald et Todorov, Tzvetan, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Seuil, 1972, pp. 131-139 et 317-324, fournit une excellente base pour comprendre le signe et la référence.

— Le sens d'un signe se distingue du rapport que le signe peut entretenir avec un objet réel, dans la réalité concrète et non langagière. Dans la phrase « Le chien de ma voisine dort dans sa niche », le signe « chien » (signifiant et signifié ensemble) ne peut pas mordre, mais ce que ce signe désigne est un chien réel, qui aboie et mord. Ce rapport du signe à un objet<sup>2</sup> est appelé la référence et l'objet auquel il est fait référence le référent. Un seul exemple clarifiera la différence entre cette notion et la précédente. Je peux parler de l'animal de compagnie de ma voisine en utilisant deux signes différents : « son chien » ou « son cabot ». Les signifiés sont différents (*cabot* comporte un trait péjoratif que n'a pas *chien*), mais le référent est parfaitement identique, c'est l'animal de ma voisine.

Entre psychanalyse et démonologie, y a-t-il un débat qui porte sur les signifiés ? Ou porte-t-il sur la manière de gérer le rapport des signes à leurs référents ?

Dans le débat qui nous occupe, trois personnes au moins font un acte de référence : l'auteur de l'évangile (« un homme possédé d'un esprit impur... », « les esprits impurs » ou « le démoniaque » des v. 2, 12 et 15) ; Jésus (« cet homme » et « esprit impur ! » dans la parole d'exorcisme du v. 8) ; J. Ansaldi lui-même, lorsqu'il parle du « psychotique » dans ses remarques préalables à l'analyse de Marc 5. A y regarder de plus près, ces actes de référence appellent quelques remarques.

Il est tout à fait possible que des expressions différentes puissent désigner le même référent. Par exemple « le père du petit Paul » ou « Monsieur Dupont » désignent bien la même personne réelle, mais en soulignant des propriétés de signifié différentes. « Le psychotique » ou « le démoniaque » désignent bien cette personne que Jésus a rencontrée, mais on peut se demander si ces expressions sont judicieusement choisies : il existe en effet des références réussies au moyen de signifiants/signifiés incorrects (un enfant peut réussir à désigner un mouton en disant « cette sorte de gros chien »). Qui donc, de Marc, de Jésus ou d'Ansaldi a fait le choix le plus judicieux ? Plus précisément, l'objectif du débat dans lequel Ansaldi est entré est-il de clarifier les propriétés du sens de signes comme « démon », « esprit impur », etc., ou bien le débat porte-t-il sur les propriétés et la légitimité des actes de référence réalisés avec ces signes-là ? La nécessité de désimbriquer deux débats pourtant liés me paraît importante.

---

<sup>2</sup> Ce rapport n'existe pas toujours. Je peux utiliser le mot chien sans établir de rapport à un objet concret et réel, comme dans la phrase : « Le chien est un quadrupède, le plus fidèle ami de l'homme. »

Déplaçons quelque peu le problème : comment désigner, non la personne que Jésus a guérie, mais le trouble dont cette personne souffrait ? La référence que je viens d'écrire (« le trouble dont cette personne souffrait ») est sans doute judicieuse, car les traits caractéristiques du signifié sont suffisamment généraux pour rallier un consensus et ne pas créer d'obstacle à l'acte de référence. Mais dire « un esprit impur possédant, aliénant cette personne » ou « un trouble psychique, une psychose » implique des signifiés trop différents pour ne pas influencer sur l'acte de référence : soit ces expressions se réfèrent au même « trouble », et les utilisateurs de ces expressions ont simplement un angle de vue différent sur la même réalité, soit elles ne se réfèrent pas à la même chose et, dans ce cas, ils doivent d'abord préciser de quoi ils parlent en réalité. A l'extrême, ils se trouvent dans un cas où les signifiés sont trop différents et rendent impossible l'existence d'une même référence (à moins d'égratigner gravement les règles de la communication, le « mouton noir que je vois à gauche du pré » ne peut pas être la « chèvre blanche à droite du pré »).

Pour conclure ce paragraphe, il faut se demander quel est le critère de l'utilisation « judicieuse » d'une expression lors d'un acte de référence. A mes yeux, le plus important est la réussite de la communication, à savoir : l'interlocuteur peut-il comprendre ce qui est dit ? Le discours fait-il appel à des notions qu'il partage avec le locuteur ? Peut-il identifier correctement l'objet des divers actes de référence ?

Ce critère implique ce qui suit :

— Ne pas sacraliser les signifiants : ce n'est pas parce qu'une terminologie est biblique qu'elle communique plus opportunément les signifiants et les références. Les tenants d'une terminologie démonologique de type charismatique-pentecôtiste devraient donc honnêtement se poser la question de la réussite de leur effort de communication lorsqu'ils interprètent un récit biblique d'exorcisme (ou lorsqu'ils abordent des situations actuelles de « démonisation/possession »). Cela vaut, d'ailleurs, pour une terminologie dite scientifique, psychanalytique, ou moderne !

— Ne pas sacraliser les jeux de signifiés : ce n'est pas parce que dans une culture un ensemble de signifiés permet de rendre compte d'un certain nombre de phénomènes ou de bien se comprendre à leur sujet qu'ils doivent automatiquement se poser comme vrais. Après tout, le poète est libre de dire « étoile du soir » ou « étoile du matin » en parlant de Vénus. Cette liberté, voire cette pluralité de cultures et de perspectives doit être respectée. Je crois donc plausible d'envisager une coexistence des points de vue : après tout, pourquoi une terminologie

charismatique/pentecôtiste ne serait-elle pas opérationnelle dans certains contextes socio-culturels ou dans certaines situations de communication ?

— Faire l'effort de l'honnêteté : une démonologie de type charismatique-pentecôtiste, tout autant qu'une perspective analytique (pour ne prendre que celle-ci dans les psychologies), si elles se réfèrent en termes différents aux mêmes « troubles » doivent s'ouvrir à une contre-épreuve dont le critère est finalement simple. Il s'agit de savoir laquelle contribue le mieux à guérir, à libérer, à désaliéner, à réintégrer dans une identité individuelle et sociale équilibrée, etc. On sera donc plutôt pragmatique que dogmatique (à moins qu'il n'y ait un bénéfice secondaire à rester dogmatique ? Je soupçonne les tenants de la perspective démonologique de faire de ce type de langage un signe de ralliement dans leur milieu ; et chez les autres, y aurait-il un secret désir d'être reconnu dans notre monde moderne en adoptant une position « scientifique » ?)

— Si les vocabulaires respectifs de ces différentes approches tendent à se référer à des « troubles » différents, ces approches devraient faire la démonstration de leur capacité à rendre compte du réel, à décrire et à interpréter les manifestations observables ; chacune devrait aussi avoir une manière de rendre compte de ce que décrit l'autre, et chacune devrait se déterminer sur l'une des propriétés importantes de la référence, à savoir son « univers ».

L'acte de référence a en effet la propriété de sous-entendre si fortement l'existence réelle de l'objet auquel on se réfère que si cette existence fait défaut, il se produit un effet de discours qui se solde par la création d'un univers fictif. Quand un tel cadre fictif est accepté, la référence contenue dans l'exemple suivant devient possible : « Les habitants de Mars fêtaient le départ de leur troisième fusée terrienne »<sup>3</sup>. Par extension, dans un univers fictif, n'importe quelle référence cohérente avec l'univers en question est possible ! Les tenants de l'existence des « esprits impurs » les conçoivent-ils dans le cadre de l'univers réel où nous vivons concrètement ? Ou présupposent-ils subrepticement un univers fictif ? Les remarques d'Ansaldi sur l'obstacle d'un « arrière-monde infalsifiable » sont-elles une accusation de fiction ? Peut-être, sauf qu'il s'en défend plus loin en se démarquant du rationalisme qui ne voit que fables dans les récits d'exorcismes.

L'effet de discours mentionné peut également se solder par la création d'un univers, non pas fictif, mais métaphorique. Cela revient

---

<sup>3</sup> L'exemple est fourni par Ducrot, *op. cit.* p. 321.

alors à faire référence à une chose (un trouble, une psychose, une inadaptation sociale, une aliénation spirituelle...) en se servant d'une autre qui entretient avec la première un certain degré de ressemblance, par le biais des signifiés (un démon, un esprit impur). Si nous sommes dans cette catégorie-là avec les récits d'exorcisme, alors le problème est le même que précédemment : cette fonction métaphorique de la référence sert-elle à la réussite de la communication ?

L'existence de « démons » ou « d'esprits » purs ou impurs, dans un univers réel, fictif ou métaphorique semble donc se décider au cœur d'une conviction qui n'est pas le fruit d'un raisonnement, d'une argumentation, mais d'un événement de rencontre qui s'enracine largement dans la réalité expérientielle et existentielle. Le parallélisme avec la question de l'existence de Dieu donne à réfléchir !

Ces quelques lignes ont donc invité aussi bien à clarifier le rapport mutuel des signifiés utilisés par les tenants de l'une ou l'autre position : y a-t-il concurrence, recouvrement partiel, incompatibilité, remplacement possible de certains signifiés par d'autres ? On serait alors essentiellement devant un problème de traduction entre deux manières concurrentes de décrire les mêmes phénomènes et réalités. L'autre problème possible est que les choses auxquelles on se réfère en disant « démon », « trouble psychique », etc. ne sont peut-être pas identiques, et peut-être pas dans le même univers. La décision finale à ce propos consiste à décider si l'acte de référence relie le signe avec la réalité « habituelle », celle où je vis moi-même, ou s'il s'appuie sur un univers fictif. La frontière entre le réel et le fictif varie d'une personne à l'autre, d'une culture à l'autre et d'une époque à l'autre, mais elle se décide en fin de compte, non pas à l'issue d'un raisonnement ou d'une analyse rationnelle, mais peut-être bien en ce lieu existentiel, lieu de la conviction intime, là où se jouent mes conceptions fondamentales sur le monde où je suis.